

L'après-midi touchait à sa fin. C'était la première fois que l'enfant s'aventurait seul dans les hautes herbes sèches qui bordaient le grand parc de la maison de campagne familiale. Le soleil était bas et ses rayons lui parvenaient à travers les branchages du bosquet d'acacias qui trônait au milieu du vaste champ. Il avait le sentiment d'arpenter la savane à la tombée du jour, quand le ciel rougeoit et la chaleur s'épuise. Une image qu'il regardait souvent dans un livre illustré : des lions faisant la sieste au pied d'acacias, quelque part au Kenya. Son père lui avait appris à faire du bruit lorsqu'il marchait dans les champs afin d'éloigner les serpents. Il progressait lentement, s'arrêtant régulièrement pour frapper le sol avec un bâton. Il ne voyait déjà plus le parc derrière lui, caché par les hautes herbes qui le dépassaient de quelques centimètres. Il s'orientait grâce aux acacias dont il distinguait les cimes, s'efforçant de les garder à sa gauche. S'il maintenait la direction, il finirait par gagner les vignes, et pourrait revenir à la maison par la petite route goudronnée jonchée de ronces.

Parfois, quelques mètres devant lui, il entendait de légers bruissements dans les herbes, des mulots ou des musaraignes qu'il faisait déguerpir. Cela n'entamait pas son courage, et il continuait à explorer le champ, scrutant le sol, à la recherche d'objets quelconques qu'il pourrait ramener à ses parents comme preuves de son expédition. Il finit par trouver une douille légèrement rouillée qu'il glissa dans la poche arrière de son short. Il s'apprêtait à reprendre la route quand un lièvre gigantesque bondit. Il bascula en arrière, les yeux rivés sur la bête qui s'élevait dans les airs, bien au dessus de lui. Malgré le contre-jour, l'enfant vit distinctement les cornes sur le front de l'animal, encadrées par les deux grandes oreilles dressées. Il se releva et courut droit devant. Lorsqu'il atteignit les vignes, haletant, il bifurqua sur la droite et rejoignit la route godronnée. Il comprit qu'il avait perdu une chaussure dans sa course quand il sentit la chaleur du bitume sous la plante de son pied droit. Il n'eut pas le courage de retourner dans le champ pour la récupérer et préféra regagner la maison.

Il raconta sa mésaventure à ses parents mais ne mentionna pas les cornes, n'évoquant qu'un lièvre de très grande taille qui avait surgit des hautes herbes et lui avait fait prendre la fuite.

Quelques années plus tard, la maison fut vendue à de riches parisiens qui débroussaillèrent le champ pour y installer une piscine et une aire de jeux pour leurs enfants. Entre temps, il était devenu un jeune adulte et n'éprouvait guère le désir de retourner à la campagne, préférant l'agitation des grandes villes. Pourtant, la nuit de ses vingt-cinq ans, il fit à plusieurs reprises le même rêve. L'enchevêtrement des songes qui tournoyaient dans son esprit assoupi se déliait lentement et laissait place à une image fixe. Cette image était celle du bosquet d'acacias, perforé par les rayons du soleil couchant. Il se réveillait alors en sueur, contraint d'allumer sa lampe de chevet pour dissiper la vision mais à chaque fois qu'il se rendormait, l'image revenait.

Les mois qui suivirent, le rêve se produisit de plus en plus fréquemment. Si bien qu'il finit par considérer ces nuits agitées comme les crises d'un mal dont il ignorait la nature mais se savait atteint. Comme la récurrence du rêve rendait son existence de plus en plus

pénible, il prit la décision de retourner à l'ancienne maison de campagne familiale.

Il se rendit à Bordeaux, loua une voiture à la gare, acheta une carte de la région et prit la route en direction de la campagne. Il se rappelait de quelques noms de villages et décida d'emprunter les différentes routes alentours, les barrant sur la carte au fur et à mesure qu'il les explorait, à la recherche du bosquet d'acacias.

En fin d'après-midi, il aperçut sur le bas-côté d'une départementale une petite route goudronnée qui se perdait dans les vignes. Persuadé qu'il s'agissait de cette même route qui bordait le champ aux acacias, il s'y engagea à la hâte, roulant excessivement vite sur le bitume cabossé qui vallonnait à travers les vignes. Arrivé au sommet d'une butte, il stoppa net.

A quelques centaines de mètres se trouvait le bosquet d'acacias, intact, semblable à l'image qu'il en avait conservé. Les hautes herbes cramées par le soleil qui l'entouraient jadis avaient disparu, remplacées par un gazon verdoyant et une grande piscine dont le bleu criard tranchait franchement avec la dominante terreuse des environs. Le parc de la maison n'avait pas changé, et il pouvait même distinguer quelques fragments de la demeure entre les grands arbres et les buissons.

Il descendit de la voiture et enjamba la petite clôture qui délimitait le terrain. Il traversa au pas de course le gazon et s'arrêta à quelques mètres des acacias. Enfant, il n'en avait jamais été aussi proche. Il voulut s'avancer davantage mais quelque chose le retint. Il se sentit soudain terriblement anxieux, convaincu que se trouvait là ce qui, bien que se refusant à sa perception, avait sur lui cette épouvantable empreinte. Il entreprit de faire le tour du bosquet tout en restant à distance. Les muscles tendus, sur le qui-vive, prêt à fuir en direction de la

voiture. Le soleil couchant tapait sur son visage, l'aveuglant à moitié alors qu'il sondait ces arbres à la recherche d'un signe, dans l'écorce, dans les branchages épineux, dans la base des troncs. Un craquement de feuillage en provenance du parc le fit tressaillir. Il fit volte-face et vit apparaître un enfant à l'orée du parc qui semblait se diriger vers la piscine. Il parcourut rapidement la distance qui le séparait du bosquet et se cacha derrière le plus gros des acacias.

L'enfant s'assit sur le rebord de la piscine et trempa ses pieds nus dans l'eau. Il regardait au loin et semblait perdu dans ses rêveries. Il ne l'avait pas remarqué. Le soleil devait probablement l'éblouir. Il se demanda s'il pouvait gagner les vignes tout en restant caché par les acacias. Il sortit la tête de derrière l'arbre afin d'évaluer l'étendue du champ de vision de l'enfant quand il croisa son regard. L'enfant se redressa d'un bond et s'enfuit en direction de la maison.

Il courut jusqu'à la voiture. Il regarda derrière son épaule une dernière fois avant de mettre le contact. L'enfant et ses parents n'étaient toujours pas là. Il démarra en trombe sur la route cabossée et disparut à travers les vignes.

Si nous sommes sensibles à la photographie, c'est peut-être parce que nous reconnaissons dans ses procédés un air de famille, une manière de faire qui ne nous est pas étrangère. Procéder par coupes. Bloquer le flux de la réalité. Forcer l'apparition de contours et de figures dans la masse inintelligible.

Le monde n'est pas, il s'écoule. Notre vision, qui se fait de manière ponctuelle, ne peut saisir ce flux mais nous donne l'illusion de cette saisie grâce à la vitesse avec laquelle elle enchaîne les coupes qu'elle y effectue. Dans cette apparente fluidité perceptive, certaines images restent. A force de remémoration et de transformation, nous agissons à partir d'elles.

Nous savons que les photographies ressemblent aux choses telles que nous les percevons en ce que leurs éléments constitutifs (forme, luminosité et couleur) sont modulés selon des proportions quasi semblables à celles qui déterminent nos perceptions.

On peut étendre cette analogie à leur aspect sélectif. Une photographie est une coupe effectuée dans la masse fluide qui s'offre à l'œil du photographe.

Une fois réalisée et offerte au jugement, une photographie peut être prise dans différents types d'enchaînements : série, exposition, histoire de l'art ou histoire personnelle. Juger ou interpréter une photo, c'est l'enchaîner, c'est à dire la lier à d'autres images.

Les liaisons effectuées par un photographe à partir de l'une de ses photographies ne sont jamais identiques à celles effectuées par le spectateur. En l'absence de récit partagé, on ne reconnaît pas les images. Leurs origines et leurs destinations sont alors l'affaire de la fiction. La qualité d'une photographie réside dans sa propension à faire démarrer des fictions, intimes, collectives, romanesques, poétiques, théoriques.

Un bon photographe est irresponsable. Irresponsable quant aux visions qu'ils délivrent. Il sait que les cheminements individuels sont hétérogènes et que pour un même shoot, on peut obtenir à la fois le trauma et l'indifférence.

Il sait que l'engouement comme le mépris peuvent naître du malentendu. De toute manière il sait qu'il n'existe de transmission que ratée, que de toute sa carrière, il ne transmettra rien. Ses photographies sont déjà à la dérive.

Un bon photographe feint l'irresponsabilité mais il sait qu'il existe des dérives plus intéressantes que d'autres : celles qui aboutissent à de nouvelles visions. Lorsqu'il coupe dans le flux, lorsqu'il coupe dans les coupes, il parie sur des images qu'il espère capables d'exciter d'autres images.

La pratique photographique, parce qu'elle engendre des traces, peut être perçue comme une forme d'archéologie. Pourtant, contrairement à cette dernière, qui est subordonnée par principe à la réalité matérielle passée qu'elle tente de sonder, la photographie est un puissant moyen de reprendre l'avantage sur la réalité.

Du fait de leur précision et de leur consistance, les images photographiques sont capables de dessiner un monde qui ne se ressemble pas, de transférer les éléments choisis d'une réalité en perpétuel mouvement à un autre cours des choses, celui de l'art. Par ce

procédé, des éléments lointains deviennent contigus, de nouveaux réseaux de sens et d'affects deviennent possibles. Un casque de moto se change en masque mortuaire, un dérapage contrôlé s'efface au profit de nuées ésotériques.

En effectuant ce tissage de nouveaux motifs à même le cuir de la réalité – motifs dont on ne manquera pas de manquer le sens – les images photographiques ont le pouvoir d'agir sur nous comme des propulseurs. Ne nous révélant aucune vérité. Mais nous poussant vers ces territoires inconnus, hostiles et vivifiants qui appellent le geste et la pensée.

C'est un vieux western. Un type est poursuivi par un autre type. Il court dans la forêt et sait que l'autre est sur ses traces pour lui faire la peau. Au bout d'un moment, comme le poursuivant lui colle au train, le poursuivi décide d'effacer ses traces, d'avancer en effaçant ses traces.

Cette scène est présente dans plusieurs livres, dans plusieurs films. Elle marque les esprits. Un vieux truc de trappeur : avancer en effaçant ses traces. La difficulté doit varier en fonction du terrain. Dans la boue on s'enfoncé, on laisse de large empreintes et on peine à les recouvrir. Sur la roche, ça semble plus facile.

Mais quelque soit le terrain, on a la sensation que l'effacement des traces est un problème insoluble, un dédoublement infini de modifications que l'on fait subir à un environnement et sur lesquelles il est impossible de revenir. L'être humain, dont les actes physiques et spirituels sont fatalement approximatifs, semble bien incapable de cette prouesse. Idéalement, effacer ses traces, ce serait faire en sorte que le sol que nous avons foulé soit semblable au sol vierge qui précédait notre passage. Or, lorsqu'un être humain touche quelque chose, et donc le modifie, même de manière infime, il ne peut jamais le rendre à son état précédent, il ne peut que masquer la première modification par une nouvelle modification qui est alors trace de l'effacement de la trace.

Le poursuivi se fraye un chemin à travers les feuilles mortes. Le terrain est modifié une première fois. Il se retourne et place des feuilles mortes sur le chemin qu'il vient de tracer. Le terrain est modifié une seconde fois. Cela peut berner ses poursuivants humains. Ce subterfuge sera totalement inefficace si ces derniers sont accompagnés de chiens, les bêtes ne se fiant qu'à leur odorat. Le poursuivi sait que pour berner les chiens, il est préférable pour lui de progresser dans le sens du vent. Différents trucs pour différents animaux.

Le poursuivant humain n'a pas tellement d'odorat. Il regarde, touche et suit son instinct. Encore un truc de trappeur. Celui qui tente d'avancer masqué, il essaye d'effacer ses traces, mais plus il essaye de les effacer plus les traces s'accumulent : traces de l'effacement des traces de l'effacement des traces de l'effacement des traces...

On voit souvent ça dans les films policiers. Un type commence par faire un truc pas net. Il est soupçonné. Il ment pour s'en sortir une première fois. Mais ce mensonge lui amène de nouveaux ennuis auxquels il répond par un nouveau mensonge. Et ainsi de suite, l'engrenage infernal se met en place, le type ne s'en sort pas, s'enlise, perd pieds, se noie. On connaît la morale de l'histoire dès qu'on est en âge de se faire gronder.

On en revient à la course poursuite dans la forêt. Le poursuivant cherche les traces de celui qu'il poursuit, fait des hypothèses sur le passé. Je pense qu'il est passé par là. Le poursuivi essaye de maquiller ses traces, fait des hypothèses sur le futur. Je pense qu'il ne verra pas que je suis passé par là. Le premier tâtonne, le second espère. Si jamais ils se rencontrent, c'est au premier qui dégaine. Le passé et le futur

s'évanouissent et laissent place à un présent dense, interminable. Ces quelques secondes qui durent des heures, que le montage cinématographique fait durer en découpant les corps : rictus, regards, perles de sueur, mains crispées sur la crosse. Un bon western en somme.

Une autre scène récurrente maintenant, que l'on trouve dans les livres et films d'horreur. Une bête tapie dans l'obscurité. Un type avec un fusil et autour de lui, dans le noir, une démultiplication de sons, en face, sur les flancs, dans le dos, comme des ricochets de signes. Le type ne sait plus où donner de la tête. Excédé, il tire. Première rafale droit devant. Mais les bruits reprennent. La bête est toujours là. Deuxième rafale. Même scénario. Jusqu'à ce que la bête surgisse là où on ne l'attend pas. Nouvelle stratégie pour se soustraire à la perception : la multiplication des traces.

On parle de poursuite, on parle de se faire la peau. D'un type qui veut faire la peau à un autre type. D'une bête qui veut faire la peau à un type. D'avancer masquer. D'avancer dans la fumée. D'enfumer une bête pour la déloger. De loger une balle dans le buffet de la bête. On parle d'un crime parfait et d'une enquête parfaite, parfaitement irréconciliables.

On enquête sur une peau. Peau accrochée sur les murs de la maison du trappeur. A quel animal appartenait-elle ? Quand et comment est-il mort ? Peut-on considérer cette peau indépendamment de son porteur disparu ? On est forcé d'imaginer, de se forcer à imaginer.

La perfection c'est la fumée. La fumée qui n'est pas encore dissipée, le défaut qui se fait attendre. La perfection est un moment de l'imperfection.

Des fusils pour quel crime ? Stopper la vie à distance, dissiper la fumée et découvrir une ultime pose. Ça convient au criminel, pas à l'enquêteur.

De cette ultime pose, parfaite, silencieuse, photographie de scène de crime, on cherche à retrouver l'imperfection, le mouvement, la vie avant l'arrêt de la vie.

On établit des hypothèses sur le passé, on construit une histoire, on prépare le terrain pour le crime, on recherche les traces du crime dans le temps de l'innocence.

On découvre que le temps de l'innocence est un moment du crime, que le crime s'expose dans le temps de l'innocence. On découvre que cette exposition se nomme fiction.

Julien Perez